

à moitié, que je veux avoir tout à fait, adoucira cette séparation et me laissera quelqu'espérance. Parlez donc... et soyez sérieuse, vous qui vous dites philosophe, dans un moment que je considère comme le plus important de ma vie ; qu'il vous est libre de rendre aussi le plus beau.

Cette magnifique tirade paraîtra peut-être à nos lecteurs, en contradiction avec les dispositions d'esprit que nous venons d'indiquer chez notre héros ; mais ses pensées noires étaient déjà dissipées ; les quelques paroles de Marie et sa présence beaucoup plus encore que ses paroles, avaient chassé le brouillard importun et fait reparaitre plus serein que jamais, un amour qui ne devait jamais finir, chose bien certaine, puisqu'il durait déjà depuis près de quinze jours. Il y avait donc dans son langage un accent de vérité qui émut vivement la jeune fille ; d'un ton bien sérieux cette fois, elle exposa au jeune homme leur position mutuelle, leur avenir à tous deux, et ce qu'elle avait résolu et cela de manière à répondre sans le savoir aux objections qu'il se faisait à lui-même.

Tout ce qu'elle connaissait des dispositions de son père lui persuadait qu'il ne refuserait pas son consentement à son mariage avec Charles, du moment où il pourrait y voir autre chose qu'un projet dangereux par son incertitude. Elle avait donc arrêté que son père ne saurait rien pour le présent : elle épargnait ainsi un aveu bien embarrassant pour elle-même et bien inquiétant pour lui :

D'un autre côté nier à Charles ce qu'elle lui avait déjà dit, ou vouloir imposer silence à un sentiment qu'elle partageait, c'était folie : échanger de tels aveux sans les légitimer par un lien ou par une sanction quelconque, c'était légèreté : exiger de Charles sa parole irrévocable sans lui donner le temps de consulter sa famille ; c'était égoïsme. Après avoir bien pesé toutes ces difficultés, elle en était venue à la détermination généreuse de laisser à Charles sa liberté, sans conserver la sienne. Elle allait lui promettre sur le champ de n'avoir jamais d'autre époux que lui, et lui de son côté après avoir consulté sa mère, devait contracter, s'il était toujours dans les mêmes sentimens, un engagement semblable et demander lui-même à M. Lebrun la main de sa fille. Tout cela n'avait d'inconvéniens que ceux qui pouvaient résulter d'un tête à tête trop prolongé dans de semblables circonstances ; et comme elle était aussi courageuse que bonne, Marie ne donna au *beau monsieur de la ville* que deux jours pour faire ses paquets et ses adieux, au grand regret de la *mère Paquette*, qui trouva bien vilain de chasser si vite un aussi joli garçon, uniquement parce qu'il avait le tort d'aimer et d'être aimé. Il est inutile de dire que la voisine était parfaitement au courant de tout ce qui se passait, et en savait beaucoup plus long que M. Lebrun. En pareille matière tromper une femme jeune ou vieille, est chose impossible.

Les deux jours de grâce furent employés à arrêter les détails du plan, dont on était convenu. Il fut dit entr'autres choses que Charles tâcherait d'amener sa mère à Québec pendant l'été : et que Marie s'y rendrait de son côté pour se rencontrer avec elle, ce qui était facile, grâce à la parenté des Lebrun avec M. Dumont. Il était bien probable que Madame Guérin ne consentirait pas à accepter pour bru une jeune fille dont elle n'avait pas encore fait la connaissance, et qu'elle tiendrait à s'assurer par elle-même de toutes les merveilles que Charles allait lui conter. Une telle inspection devait répugner beaucoup à Marie ; mais elle avait au fonds assez bonne opinion d'elle-même pour braver cette épreuve et Charles la rassura tout à fait en lui peignant sa mère, avec raison, comme la meilleure des femmes.

Le point de vue financier de la question ne fut pas oublié, et

quoiqu'ils s'agit d'un mariage d'inclination, il s'arrêtèrent un moment à la prosaïque inquiétude de savoir comment ils se procureraient cette médiocrité d'or (*aurea mediocritas*), heureuse aisance à laquelle le poète a accolé le nom du plus précieux des métaux, sans doute pour nous rappeler que l'or, ou tout au moins un peu d'argent et de cuivre, par-ci par-là, ne nuit pas à la félicité humaine. Marie calcula ce qu'elle pouvait attendre de son père en se mariant ; Charles lui dit ce qu'il avait à espérer de son côté, et avec cela ils supputèrent, un petit capital, qui devait fournir aux dépenses du ménage, pendant une couple d'années, espace de temps dans lequel l'étudiant comptait se faire une clientèle : bien entendu que le mariage se célébrerait quinze jours, au plus tard, après son admission au barreau ; c'est à dire dans trois ans et demi. On sait que des engagements à échéance aussi éloignée se contractent tous les jours, par des aspirans aux professions libérales, et que l'on voit ainsi des constances de quatre, de cinq, de six années, et même au delà, ce qui constitue un trait de mœurs locales, qui n'est pas à dédaigner.

Sur ce chapitre, Charles ne put s'empêcher de faire à la jeune fille une sincère confession de ses torts. Il lui dit avec franchise, quelle aversion il éprouvait par fois, pour la profession, ou comme il disait, le métier, qui allait être leur unique gagne pain ; et combien peu il avait jusqu'alors contrôlé ses répugnances et ses caprices. Cela lui attira une assez verte semonce. Marie fut alarmée de tant de légèreté chez un homme qui paraissait avoir tant d'esprit et de talens ; elle lui dépeignit avec une énergie qui l'étonna, les malheurs qui les attendaient lui et elle s'il ne se décidait point à prendre l'existence plus au sérieux, et en cela comme en tout le reste elle lui répétait avec un rare bonheur, tout haut, ce qu'il se disait tout bas. D'un autre côté (et c'était ce qu'il désirait) elle lui fit voir qu'il était bien fou de se décourager pour six mois qu'il avait perdus, qu'un peu d'application et de constance était tout ce qui lui manquait, et qu'il ne tenait qu'à s'y mettre. Elle n'eut pas de peine à lui faire promettre de faire mieux, et de chasser une bonne fois pour toujours les chimères qui hantaient son imagination : et grâce à elle, rien ne manqua à ses bonnes résolutions, ni le repentir, ni l'espérance. Ajoutons qu'un aussi joli prédicateur en valait bien un autre, surtout prêchant un converti.

Ces sermons, au reste, n'étaient pas sans quelque utilité pour le prédicateur lui-même : ils formaient une heureuse diversion aux propos beaucoup trop passionnés que se permettait notre héros. Nos lecteurs s'imaginent bien, en effet que Charles, de plus en plus enchanté, voyait accroître l'ardeur de ses sentimens à mesure qu'il voyait diminuer le temps qui lui restait pour les exprimer. Avec cette exagération si naturelle aux amans, et dont il était plus susceptible que tout autre, il lui parut qu'il n'avait commencé à vivre que depuis deux jours, et quand vint le moment de la séparation il crut qu'il allait mourir.

Il fallait bien partir cependant, car dès quatre heures du matin son hôte lui avait annoncé et le secourant vigoureusement dans son lit pour le réveiller, que la bonne petite jument noire était aitelée, et qu'ils auraient à peine le temps de déjeuner s'ils voulaient profiter de la *gelée de la nuit et ne pas laisser briser les chemins* (1).

Une larme furtive, qui s'échappa bien involontairement de l'œil de la jeune fille fut tout ce qui aurait pu trahir son amour, en pré-

(1) Dans le temps de la fonte des neiges, on dit naturellement que les "chemins se brisent" quand la croute formée par la gelée de la nuit se fond à l'ardeur du soleil. A cette saison de l'année une journée chaude est une journée de mauvais temps, ou tout au moins une journée de mauvais chemins pour ceux qui voyagent.